

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Maurice Blondel (1861-1949). Un sociologue arraché à l'oubli,
Adrien Diakiodi, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales »,
2015

Sylvie Lafrenière

Volume 11, Number 2, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037114ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037114ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafrenière, S. (2016). Review of [*Maurice Blondel (1861-1949). Un sociologue arraché à l'oubli*, Adrien Diakiodi, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2015]. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(2), 354–357.
<https://doi.org/10.7202/1037114ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Maurice Blondel (1861-1949). Un sociologue arraché à l'oubli

Adrien Diakiodi, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2015.

PAR SYLVIE LAFRENIÈRE

Vancouver Island University, Nanaimo

Ce livre se veut une introduction à la sociologie de Maurice Blondel, un philosophe français, contemporain d'Émile Durkheim. L'auteur, Adrien Diakiodi, y résume quelques chapitres de sa thèse de doctorat : il y propose que les écrits et les analyses de Maurice Blondel doivent être considérés parmi les premières réflexions sociologiques, au même titre que celles de Durkheim et de Max Weber. Diakiodi soutient que Blondel doit être compté parmi les pères fondateurs de la discipline, même si ce dernier ne se reconnaît pas comme sociologue. L'auteur élabore aussi des liens entre la pensée de Blondel et les fondements théoriques de l'Union Européenne.

D'abord, Diakiodi présente les détails de la théorie de Blondel et expose les éléments d'une pensée qui, à l'époque, n'était pas encore reconnue comme sociologique. Blondel se voulait philosophe mais il n'a pas été bien reçu parmi ses contemporains. Diakiodi propose que cette exclusion est liée, en partie, au fait que la « philosophie » de Blondel est en effet de la sociologie, de la « sociologie de l'action » : Blondel « a utilisé différentes disciplines, que l'on sait nommer aujourd'hui, pour mettre au point une méthode sociale censée permettre de découvrir comment se construit une société d'égalité parfaite » (p. 9).

Diakiodi résume la pensée de Blondel ainsi :

Pour celui que je qualifie de sociologue de l'action, la société est l'émanation de la manière de vivre et de faire des individus qui la composent. Ceux-ci déterminent en quelque sorte l'orientation de toute communauté humaine. Ainsi la qualité de la société dépend-elle du

comportement de ses membres et des relations qu'ils entretiennent entre eux. Autrement dit, la société n'est pas une chose, mais un nœud de relations (p. 11).

Dans le premier chapitre, « Maurice Blondel, sociologue de l'action », Diakiodi présente un aperçu biographique de Blondel et explique « le contexte de production de sa sociologie » (p. 16). Ses études sur l'Action sont ridiculisées quelque peu, le mot Action ne paraissant pas dans le dictionnaire philosophique de l'époque.

Pour expliquer le développement de la société et de l'individu dans la société, Blondel a développé une théorie de la socialisation en trois étapes : « Selon cet auteur, l'individu poursuit un itinéraire qui le conduit à se faire et à se réaliser pleinement dans trois différentes étapes que sont la famille, la patrie et la communauté internationale, étapes qu'il résume simplement par les termes de "l'action sociale" » (p. 9).

La sociologie de Blondel, écrit Diakiodi, se rapproche de celle de Weber et de Simmel

pour qui chaque individu est un atome social. Chez ces deux Allemands, les atomes sociaux agissent en fonction de motifs, d'intérêts, d'émotions, formant un système d'interactions constantes qui produit et reproduit la société. Cette manière de comprendre et d'expliquer la société est appelée paradigme atomistique ou individualisme méthodologique (p. 22).

Le deuxième chapitre, intitulé « L'analyse phénoménologique de la société », porte sur la phénoménologie chez Blondel. C'est dans ce chapitre que Diakiodi illustre quelques aspects de la théorie de Blondel en faisant référence à certains pays d'Afrique, surtout la République Démocratique du Congo. En effet, Diakiodi conclut ce chapitre en écrivant que

Le royaume kongo en Afrique centrale était incontestablement une société d'égalité parfaite avant 1482, année du début de l'invasion européenne. L'apport considérable de la pensée blondélienne au développement des sciences sociales est visible dans son application aux sociétés qui font de la socialisation terminale une préoccupation majeure (p. 58).

Les agents de « socialisation terminale » sont, selon Blondel, des hommes de l'action qui « ont fait l'expérience de la lumière

inextinguible et restent intransigeants en face des antivaleurs qui sont à la base de la déchéance des civilisations, car les valeurs universelles qu'ils ont bien intégrées constituent désormais leur seconde nature » (p. 58).

Au troisième chapitre, « Maurice Blondel : sociologue de l'Europe », Diakiodi propose que la théorie de Blondel, à travers ses écrits sur l'Europe et sur la paix, fait aussi partie des éléments fondateurs de l'Union Européenne. Blondel s'oppose à toute culture qui se dit supérieure à une autre et il s'oppose à une hiérarchie des cultures : « cette question de la suprématie d'une race ou d'une culture a poussé Maurice Blondel à poser le problème de la mission civilisatrice que s'étaient attribuée les colonisateurs » (p. 57). Diakodi y reconnaît des traits semblables aux principes fondamentaux de l'UE.

La présentation de la théorie de Blondel fait la beauté de ce livre : ses éléments principaux y sont expliqués avec clarté et de façon convaincante. Il semble, en effet, que les écrits de Blondel, tels que présentés par Diakiodi, ressemblent à ce qui est aujourd'hui connu comme la sociologie et que Blondel pourrait possiblement avoir une place parmi les auteurs classiques de la discipline.

Cependant, le texte est parsemé d'anecdotes personnelles au sujet de l'auteur, Diakiodi. Par exemple, celui-ci écrit :

En ce qui me concerne, si le monde de l'emploi, qui reste féroce et très hostile aux grandes compétences dans mon pays, ne m'était pas hermétiquement fermé, je porterais volontiers plusieurs casquettes et remplirais les fonctions de sociologue, de philosophe et de théologien. À titre d'exemple, depuis 2008, année de la soutenance de ma troisième thèse de doctorat, je n'arrive même pas à entrer comme professeur dans les milieux universitaires [...] (p. 29).

Ce genre de commentaire personnel semble déplacé dans une publication académique au sujet d'un théoricien oublié. Il se peut que Diakiodi tente de faire un lien entre sa propre vie et celle de Blondel, ce qui n'est pas toujours évident et ce qui n'est pas l'objectif du livre.

Aussi, Diakiodi fait parfois référence à la Bible comme s'il s'agissait d'un texte historique :

Le sociologue de l'action [Blondel] pense ici à la société communautaire, celle que formait, selon les Actes des Apôtres, la toute première communauté chrétienne au premier siècle et qui a été à la base de fausses accusations d'incestes. En effet, tous les membres de cette société communautaire s'appelaient frères et sœurs et ils se mariaient entre eux. D'où les différentes dénonciations qui aboutirent aux persécutions (p. 68).

Au début de ce passage, Diakiodi semble faire référence à Blondel, qui était théologien et philosophe, mais il poursuit en défendant les membres d'une communauté présentée dans les Actes des Apôtres, cinquième livre du *Nouveau Testament*. *La Bible* n'est pas un texte de référence historique.

De plus, l'auteur présente la société congolaise pré-colonisation comme un genre de paradis terrestre, une place où régnaient l'égalité et la recherche de connaissances, sans offrir de preuve ou de justification. Cela ne veut aucunement diminuer les répercussions néfastes de la colonisation : il existe tout un champ d'études sur le colonialisme et le post-colonialisme qui en expose les conséquences. Il s'agit, ici, d'une critique d'un manque d'évidence concernant l'application de la théorie de Blondel. Il n'est pas suffisant d'écrire qu'une société quelconque était « incontestablement une société d'égalité parfaite » (p. 58). Au contraire, c'est ici, dans une publication théorique et académique, qu'on doit en faire la démonstration.

Malgré les quelques anecdotes sur les difficultés personnels de l'auteur et le romantisme entourant la société kongolaise avant le début de la colonisation, le livre demeure intéressant pour sa présentation de la pensée de Blondel. Cette théorie qui est, effectivement, peu connue comme élément fondateur de la discipline sociologique, mériterait d'être réexaminée parmi les écrits classiques.